

contractée, s'était traîné jusqu'au lieu de cette scène terrible.

Il se dressa comme un spectre.

— C'est ma fille !

La Miette se jeta dans les bras de son père.

Plusieurs reconnurent le Marseillais.

— Nous ne savions pas, murmurèrent-ils.

La fusillade continuait.

Cependant les canons pointés vers le pont-levis l'abranlaient : chaque décharge donnait aux pièces de bois une puissante secousse.

Toute l'artillerie de la Bastille faisait feu.

C'était un épouvantable tumulte.

L'air était enflammé. Le sol était jonché de balles brûlantes. Le sang coulait à flots.

Les cris des blessés, le fracas de la bataille, les décharges des pièces se confondaient.

Cependant il était manifeste que le feu de la Bastille était de moins en moins nourri.

Tout-à-coup on entendit un roulement sourd de tambour dans la fortresse.

C'est la chamade, ils vont se rendre, dit un officier des gardes françaises qui combattait au premier rang parmi les assaillants.

Au même instant on aperçut un drapeau blanc qui se déployait au haut de la tour de la Bazinière.

La foule irritée ne cessait pas de tirer.

Quelques hommes criaient en vain :

— Cessez le feu ! ne tirez plus !

— La victoire est à vous.

C'était des Compagnons de la Croix-d'Argent.

Leurs voix ne pouvaient dominer la fureur de la foule.

Les assaillants étaient hors d'eux-mêmes : la poudre, la chaleur, le danger les avait enivrés.

Une espèce de créneau avait été pratiquée auprès du pont-levis.

Un officier suisse, adressant la parole aux assiégés, à travers l'étroite ouverture, demanda à sortir avec les honneurs de la guerre.

— Non, non, non, répondirent mille voix.

La fusillade reprit.

L'officier passa par l'ouverture de la petite fenêtre un papier qu'il avait lié au bout d'un pique.

L'éloignement empêchait de lire ce qui était écrit.

Les Suisses criaient que la garnison était prête à se rendre, si on promettait de ne pas massacrer la troupe.

Personne n'osait donner cette promesse au nom de la foule qui hurlait sans cesse et redoublait de fureur.

Il fallait cependant entendre la capitulation proposée.

Un homme se présenta : c'était un Compagnon de la Croix, Jean Rouget, de Vincennes.

Il avait à côté de lui Pinson.

Le fossé était à cet endroit large, plein d'eau. Il fallait le traverser pour saisir le papier, que l'officier suisse tendait de l'autre côté.

On apporte une planche, on la pose sur le parapet : plusieurs hommes du peuple se mettent dessus pour faire contre-poids.

Jean Rouget s'avance.

La planche, en équilibre, frémit à chaque pas.

Il avance : le voilà au milieu du fossé.

Une décharge imprévue éclate : deux hommes, qui par leur poids tenaient la planche suspendue, sont frappés.

Ils tombent.

La planche, qui n'est plus retenue, s'affaisse et Jean Rouget disparaît dans l'eau noire du fossé.

Pinson s'approche aussitôt.

La planche est redressée, mise en équilibre.

Le jeune ouvrier s'élance.

Il passe rapide et léger ; il atteint le papier : il le rapporte.

La foule applaudit à sa bravoure.

Un capitaine des Cent-Gardes, qui, comme, on l'a dit, se trouvait là, prend le papier, en donne lecture.

Il s'appelait Hullin.

Voici quel en était le contenu :

« Nous avons vingt milliers de poudre ; nous terons sauter la garnison et tout le quartier, si vous n'acceptez pas la capitulation. »

— Foi d'officier, nous l'acceptons, répondit Hullin. Baissez les ponts.